

Commentaires de lecture du 5 novembre 2019

CAMILLERI Andrea (1925-2019), *Il tailleur grigio* (Mondadori, 2008, 140 p.) trad. Serge Quadrupani : *Le tailleur gris* (Métailié, 2009)



Nouvellement retraité, l'homme se réveille cependant de bonne heure et procède à sa toilette habituelle avant de réaliser qu'il n'a plus besoin de revêtir costume et cravate pour se rendre à la banque où il occupait jusqu'alors un poste élevé.

Le récit va se déployer selon le point de vue de ce protagoniste masculin tandis qu'un autre personnage occupe un rôle de premier plan : il s'agit de la belle Adèle, la jeune épouse du nouveau retraité. Elle a vingt-cinq ans de moins que lui et elle l'a épousé après la mort accidentelle de son jeune mari employé dans la même banque. Adèle est pourvue d'un tempérament très sensuel et d'une sexualité débordante mais aussi d'un caractère autoritaire. Ainsi, après dix ans de mariage, elle a pris l'initiative de restructurer leur luxueuse demeure en deux appartements distincts. Cela lui permet d'être plus libre de vaquer à des occupations apparemment très respectables : par exemple celle de présidente du cercle de la banque.

Après deux lettres anonymes menaçantes auxquelles la mafia sicilienne n'est pas étrangère, le vieil époux en reçoit un peu plus tard une troisième lui révélant que la belle Adèle ne lui est pas fidèle. Ce n'est pas pour lui une révélation : il a eu l'occasion de constater à diverses reprises sa trahison. Mais l'important n'est-il pas pour lui comme pour elle de sauver les apparences ? Tout récemment elle a accueilli un jeune cousin Daniele, étudiant à Palerme, dans une chambre adjacente à la sienne. Le mari comprend très vite qu'il s'agit d'un amant installé à demeure. Il comprend aussi que la mission que vient lui proposer le fils d'un vieux mafieux - opérer la fusion entre deux banques - a été suggérée par Adèle pour que son vieux mari ne reste pas inoccupé à la maison où elle file le parfait amour avec Daniele. Adèle semble posséder décidément beaucoup de pouvoir !

Puis la santé du protagoniste se dégrade ; de séjours à l'hôpital en opérations (nécessaires ou pas) il se retrouve désormais affaibli à la merci d'Adèle qui se charge personnellement de le soigner et de lui administrer des piqûres intraveineuses. Elle joue le rôle, surtout devant témoins, d'une épouse dévouée et aimante, prend des initiatives, communique assidûment avec médecin et chirurgien, renonce à ses occupations habituelles pour ne plus le quitter.

Le mari, tout comme le lecteur, ne sait plus que penser de cette femme : il oscille entre suspicion et confiance retrouvée selon ses actes et ses attitudes du moment. Épouse aimante ou mante religieuse ? Va-t-elle revêtir le tailleur gris qu'elle a l'habitude d'endosser pour un deuil ou une mort imminente ?

Est-ce un roman policier ? Oui, si l'on considère qu'il en possède les caractéristiques suivantes : personnages ambigus, mystère, suspense, proximité de la mafia... Mais l'intérêt principal de ce récit, qui se lit facilement malgré les distorsions dialectales que l'auteur fait subir à la langue, réside dans la psychologie des personnages, du mari en particulier, qui observe, analyse avec lucidité le comportement de son épouse et partage avec le lecteur qu'il tient en haleine le sentiment d'ambiguïté qui se dégage de la jeune-femme. Quelques touches d'humour dans l'évocation de certains personnages ne sont pas étrangères au plaisir de la lecture.

Danielle FUSTÉ
novembre 2019

MAZZUCCO Melania G. *Io sono con te* (Einaudi I Coralli 2016, Super ET 2019, 250 p.)



Ce n'est pas un roman. Et pourtant si. Ce n'est pas un reportage. Et pourtant si. Un habile mélange des deux par une talentueuse autrice, qui a choisi, l'air du temps aidant, de relater le parcours d'une migrante en Italie. Elle raconte elle-même en

postface comment elle l'a minutieusement choisie dans l'énorme panel des femmes exilées en détresse. C'est donc Brigitte Zébé Ku Phakua dont nous allons suivre l'itinéraire erratique à partir du moment où elle arrive seule à Rome, perdue dans une ville dont elle ne connaît ni la langue, ni la topographie, ni les coutumes. Parcours si détaillé - avec des retours en arrière qui expliquent pourquoi elle est là - qu'on finit par errer et souffrir avec elle.

Ce n'est pas n'importe qui, Brigitte. C'est une réfugiée politique express qui a échappé de peu à l'arrestation au Congo. Infirmière directrice d'une clinique, elle a eu le tort d'accueillir et soigner sept manifestants blessés hostiles au régime (période d'élection), et trois jours après à peine elle doit tout quitter en catastrophe, mise dans un avion par un frère qui risque du coup sa propre peau. Elle arrive en plein hiver glacé, vêtue d'une tenue d'été congolaise. Elle a froid. Pratiquement pas d'argent. Tout lui fait peur, elle n'ose pas sortir de la gare, elle ne comprend rien à ce qui l'entoure. Elle vit un long temps dans la rue, de plus en plus mal.

Pour abrégé, car on la suit sinon pas à pas, elle sera recueillie par un prêtre qui l'oriente vers les unités de secours aux migrants, le SaMiFo et le Centro Astalli, y rencontrera une avocate bienveillante qui va la suivre dans son intégration, et démêler tous les nœuds administratifs qui la bloquent ; elle va apprendre l'italien (elle parle déjà français, anglais, espagnol !) ; peinera à valider son diplôme d'infirmière ; fera des petits boulots de service hôtelier ou autres ; on la verra peu à peu mais si lentement reprendre confiance en elle d'abord, en l'autre ensuite.

A travers elle, c'est toute l'intrication de l'administration italienne que l'on suit dans ses accueils aléatoires ; on sympathise avec d'autres migrants ; des soignants ; des gens de cœur... C'est l'Italie en proie au déferlement migratoire. C'est le combat entre gouvernement hostile et associations bienveillantes.

Tout est dit. On sort de ce livre le cœur serré, ému de cette magnifique rencontre si éclairante, ébloui du talent de la narratrice qui fait parler Brigitte comme si elle était dans sa tête.

Ce faisant, elle a elle-même découvert, stupéfaite, que l'Etat italien n'exige des réfugiés *qu'un récit vraisemblable*, faute de papiers et de preuves tangibles ! Elle se doit donc à son tour d'être la dépositaire d'un *récit vraisemblable*. Qui de plus est totalement, terriblement vrai ! Ce récit, en parallèle, dénonce un régime congolais sous lequel il ne fait vraiment pas bon vivre ...

A lire absolument

Claudine LAURENT
novembre 2019

MELANDRI Francesca, *Tous, sauf moi* (Gallimard, 2019, 575 p.)
trad. Danièle Valin, titre it. *Sangue giusto*, Rizzoli, 2017, 520 p.

Francesca Melandri est l'auteure de *Eva dort* et de *Plus haut que la mer*. L'histoire débute en 2010 à Rome lorsque Ilaria, la quarantaine, découvre sur son palier un jeune noir qui prétend être son neveu : son père aurait eu un fils en Ethiopie soixante-dix ans auparavant. Commence alors une longue enquête sur le passé de ce père dont elle va apprendre un à un tous les secrets. On découvre un pan de l'histoire italienne trop souvent occultée : la conquête puis la colonisation de l'Ethiopie entre 1936 et 1941, la violence, les crimes mais aussi les liens tissés malgré l'horreur et l'absurdité des lois raciales fascistes.



Les histoires individuelles et l'Histoire collective sont entremêlées, on passe sans cesse d'une époque à une autre, d'un pays à un autre, d'une personne à une autre, de l'Italie fasciste à l'Italie de Berlusconi, pendant trois générations.

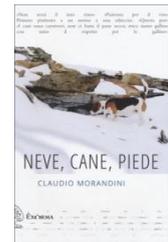
Ce livre est d'une incroyable richesse, il explore les thèmes du mensonge, des non-dits, de la conscience quand la conduite d'un homme n'a aucune conséquence juridique ou morale, de la stupidité du racisme "scientifique", de la fidélité à des principes même mauvais, des conséquences de la colonisation sur la société contemporaine et les flux migratoires.

L'auteur explore également le thème de l'identité : qui est-on quand tout ce à quoi on croyait s'avère être faux, quand on découvre que le père tant aimé a participé à tant de crimes.

Cette fresque est racontée avec une incroyable virtuosité, écrite comme un tissage. On découvre les êtres, les événements par petites touches, tout se construit peu à peu, au rythme des recherches d'Illaria. L'histoire passionnante, les personnages très attachants et la très grande qualité de l'écriture font qu'il est impossible de lâcher ce gros livre.

Sylvie MARY
novembre 2019

MORANDINI Claudio, *Neve, cane, piede*, (Exorma, 2015, 140 p.) trad. Laura Brignon chez Anacharsis, 2017 : *Le chien, la neige, un pied*



Neve, cane, piede est un livre rempli de bruits et de silence, d'odeurs, de pierres, de neige. Et d'animaux, d'oiseaux, de chamois, bouquetins et autres rongeurs et insectes. Il y a aussi un chien qui, après avoir été violemment repoussé, deviendra une sorte d'appendice et d'interlocuteur – il est doté de parole – pour Adelmo Farandola.

Adelmo Farandola, c'est le vieil homme solitaire et ombrageux qui vit, retranché du monde, sur l'alpage et qui accueille à coups de pierres les touristes ou randonneurs qui se risquent sur ses terres, un vallon sauvage, escarpé et inhospitalier. La même hostilité est réservée au jeune garde-chasse qui l'observe de loin à la jumelle (comme il observe les animaux) ou qui vient, mine de rien, s'enquérir de son bien-être, de son fusil, de son permis de chasse. Toute approche est vécue comme intrusion, comme agression.

L'histoire commence en automne : le vieil ermite est descendu au village pour s'approvisionner en vue de l'hiver qu'il passera, doublement reclus, sous la neige. Mais l'étonnement et la moquerie qui l'accueillent à l'épicerie réveillent sa mémoire nébuleuse : il était descendu la semaine précédente et les provisions sont déjà entassées dans l'étable...

De la mémoire défaillante d'Adelmo Farandola vont surgir des souvenirs. Des hommes en capotes grises qui pourchassaient les réfractaires, des fusillades, les boyaux d'une mine de manganèse abandonnée et qui devint un refuge pour le jeune fuyard. L'existence d'un frère, propriétaire lui aussi du vallon. Une ligne à haute tension qui rendait fou et dont le vrombissement permanent l'obsède encore.

Ces souvenirs s'entrecroisent avec les délires du vieil homme et les dures réalités quotidiennes (le froid, la faim, la survie) pour raconter l'histoire d'une solitude confrontée à une nature hostile avec laquelle le protagoniste fait corps et se confond. Car la mine est aussi un ventre salvateur et l'enfouissement sous des mètres de neige pendant cinq longs mois une sorte de gestation où la folie se repose.

La nature est impitoyable : du vallon escarpé dévalent des éboulis et des torrents en été, en hiver des avalanches qui ensevelissent tout et rendent, à la fonte des neiges, détritiques, arbres brisés, animaux démembrés et congelés et même... un pied d'homme.

Que fera de ce pied Adelmo Farandola ? A qui appartient-il ? La mémoire nébuleuse d'Adelmo lui permettra-t-elle de se souvenir ?

Le livre de Claudio Morandini est un livre âpre qui a la dureté de la pierre mais où la vie palpite, dépouillée de tout sentimentalisme, et où l'humanité bien tapie au plus profond de la solitude a la fragilité d'un souffle. L'écriture est à l'image de ces hauts sommets. Magnifique.

Louissette CLERC
novembre 2019

MORAVIA Alberto (1907-1990), *Une certaine idée de l'Inde* (Arléa, 2007, trad. Ida Marsiglio) titre it. : *Un'idea dell'India* (Bompiani, 1962, 150 p.)

UNE CERTAINE
IDÉE DE L'INDE.



En 1961 Alberto Moravia, Elsa Morante et Pier Paolo Pasolini sont invités à un voyage en Inde pour commémorer le centenaire de la naissance de Rabindranath Tagore (1861-1941), prix Nobel de littérature en 1913, apôtre de la non-violence, auteur d'un recueil-culte de deux cents poèmes en prose : *L'offrande lyrique*.

Au cours de ce voyage officiel, ils parcourent l'Inde de Bombay à Calcutta, de Cochin à Delhi et Bénarès et pourront rencontrer le Pandit Nehru (1889-1964), Premier Ministre de la République Indienne dès l'indépendance de l'Inde et jusqu'à sa mort (1947-1964), père d'Indira Gandhi.

Moravia et Pasolini rendront compte de ce voyage dans deux textes aussi différents que le furent leurs auteurs. De l'Inde, Pasolini retient l'odeur et Moravia l'idée : sensation chez l'un, réflexion chez l'autre . Quant à Elsa Morante, épouse de Moravia de 1942 à 1962, romancière reconnue (première femme à recevoir le prix Strega en 1957), elle n'en publie rien qui soit du moins répertorié .

Le premier intérêt de l'essai de Moravia, outre sa qualité stylistique sensible à travers la traduction, c'est ce recul, cette distance sans indifférence, pour ce constat de l'état de ce grand pays, il y a près de soixante ans. Les questions abordées sont encore d'actualité : la densité démographique, la place de la religion, la persistance des castes, les effets durables du colonialisme à l'anglais, la pauvreté, les réfugiés, les rapports avec la Chine... L'entretien avec Nehru, en deux séquences, l'une officielle, l'autre privée chez lui, est à la fois un portrait à plusieurs dimensions de ce grand dirigeant - l'intellectuel, le libéral, l'introspectif - et un éclairage sur le socialisme à l'indienne. Moravia y apparaît seul : en fut-il le seul invité ou a-t-il fait le choix de son seul point de vue ?

Le second aspect qui peut intéresser leurs lecteurs est dans la comparaison à faire entre les deux textes de Moravia et de Pasolini, *Un'idea dell'India* et *L'odore dell'India* (voir le commentaire d'Anne-Marie Audubert, mai 2015). La différence de leur ressenti est bien explicitée dans une postface qui est une interview de Moravia par le critique Renzo Paris, où Moravia se défend de ce qu'on pourrait appeler sa froideur dans le récit de son voyage.

Parlant de "ce pays qui contraint le voyageur à prendre position" Alberto Moravia conclut magistralement :

« Pour ma part cela consiste à accepter sans m'identifier ; pour Pasolini - et on peut le dire de toute sa vie - il s'agit de s'identifier sans accepter vraiment. »

En résumé *Une certaine idée de l'Inde* est un essai qui donne beaucoup à penser tant en matière de géopolitique qu'au sujet de la création littéraire.

Nicole ZUCCA
novembre 2019

MORESCO Antonio, *La petite lumière* (Verdier 2014, 123 p. trad. Laurent Lombard) titre original : *La lucina* (Mondadori 2009)



Antonio Moresco est né en 1947 à Mantoue. Il a commencé à écrire à 30 ans. Auparavant il a été séminariste puis activiste politique. *La petite lumière* est paru en 2014 aux éditions Verdier Terra d'altri. C'est son premier roman traduit en Français, par Laurent Lombard, son traducteur attitré. *La petite lumière* a valu plusieurs prix à Antonio Moresco, en France.

N'espérez pas trouver dans ce livre la raison qui a poussé le narrateur à venir s'installer dans un hameau isolé au milieu d'une forêt sombre et hostile ! « Je suis ici seulement pour disparaître », dit-il. Sa seule distraction : une petite lumière, unique dans la nuit, qu'il perçoit sur la crête en face de sa maison. L'homme va partir à la recherche de cette lueur étrange. Il va descendre au village le plus proche. Il va interroger l'épicière, le cafetier. Il va rencontrer un berger un brin extra terrestre. Cet

ouvrage a quelque chose de fantastique. Il convoque l'outre-tombe. On est étonné de la vacuité de cet homme. On a l'impression qu'il est déjà mort tant il est en symbiose avec les éléments, la nature, les lucioles du cimetière où il descend la nuit, les hirondelles, le monde végétal, les racines tentaculaires. Tout y passe. Il fouille l'origine de chaque chose.

Après bien des tâtonnements, l'homme va finir par trouver d'où vient la lumière du soir. Il va découvrir un enfant vivant seul, d'un autre temps (il porte des culottes courtes, en hiver, une blouse noire et un cartable en cuir sur le dos). Un enfant étrange qui déclare « Je me suis tué, on m'a fait du mal ». Cet enfant va à l'école le soir. L'homme se rend dans cette école fréquentée par les fantômes d'enfants morts... A travers cet enfant, l'homme revisite-t-il son enfance ? Est-il sur le point de se suicider?

Dans les dernières pages, ce n'est plus l'homme qui parle, mais l'enfant. La nature semble avoir absorbé l'homme, au point d'opérer une confusion entre la petite lumière et les lucioles du cimetière, la neige recouvrant les reliefs et les maisons. Plus rien n'est identifiable !

Ce livre est mystérieux, envoûtant, allégorique. On ne comprend pas tout mais on savoure la beauté de cette écriture rédigée au pinceau.

Marie SALADIN
novembre 2019